

Voyages en images : Expérience de réalisation à partir du fonds John Kinsmen

- Naïde Lancieaux -

Nos habitudes ont évolué : l'appareil photographique ne fait plus partie du bagage indispensable au voyageur. L'heure est au téléphone portable et au partage instantané sur Instagram et autres réseaux. Les images amateurs, autrefois vouées à demeurer sur leurs pellicules développées sur papier ou transformées en diapositives, sont aujourd'hui vues, partagées, souvent à partir de l'instant même où elles sont enregistrées. Elles sont montrées sous forme de « stories » destinées à être appréciées l'espace d'un instant par leurs spectateurs, avant de disparaître d'elles-mêmes. Ces usages suggèrent une évolution de notre rapport à l'image, aux supports photographiques, mais sans doute aussi aux sujets que nous filmons, particulièrement en voyage, dans une situation où notre regard est placé en permanence sous le signe de la découverte.

Une piste, pour envisager cette évolution, pourrait-être de faire un pas en arrière et de se pencher sur des images de voyage plus anciennes. La Cinémathèque des pays de Savoie et de l'Ain m'a permis de faire cette expérience : dans le cadre de mes études en histoire du cinéma à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, j'ai pu réaliser un court-métrage à partir du fonds "John Kinsmen" de la Cinémathèque des pays de Savoie et de l'Ain.^[1]

- John Kinsmen, cinéaste voyageur

Les images que m'a proposées la Cinémathèque de Savoie pour ce projet ont été filmées entre les années 1930 et 1960 par un cinéaste amateur originaire de la ville de Seyssel. John Kinsmen était avant tout un industriel propriétaire d'une usine de mèches et d'explosifs, et un notable dans la région. D'après les recherches faites sur ce personnage par les documentalistes de la Cinémathèque de Savoie, il a été maire de Seyssel pendant trente-cinq ans. Avant la Seconde guerre mondiale, il réalise de nombreux voyages au Maghreb dans le cadre de son travail ; puis il devient un membre éminent de la cellule locale du Rotary Club et se rend à plusieurs congrès du Rotary dans le monde, notamment aux Etats Unis et au Japon. Il a aussi fait plusieurs voyages de tourisme en Asie du Sud-Est, en Inde et dans plusieurs pays européens.

John Kinsmen a documenté ses voyages en filmant avec une caméra 16 mm, dont les bobines ont été retrouvées plus tard dans son usine par les nouveaux propriétaires de l'entreprise, qui les ont déposées à la Cinémathèque. Un long travail de numérisation et de documentation de ces images a été réalisé sur plus de 170 films d'une durée de cinq à vingt minutes^[2], constituant un fond riche et passionnant à parcourir.

- Familiarité de l'image de voyage

Ce qui est frappant à la découverte des images filmées par John Kinsmen, c'est le sentiment de familiarité qu'elles inspirent à tout spectateur ayant un peu voyagé, malgré leur éloignement chronologique. D'une part parce que Kinsmen filme des lieux touristiques que l'on peut reconnaître même sans y être allé ; mais surtout parce que ces images, par le choix des sujets, des cadrages, des lieux, s'inscrivent dans une esthétique que l'on peut voir comme un genre à part entière, celui du film de voyage. Certaines des « vues » de Kinsmen rappellent tout simplement les photographies que nous rapportons de nos voyages : on y retrouve des habitudes de prise de vue qui nous sont communes. Filmer le paysage que l'on voit défiler par la vitre d'une voiture, ou les nuages à travers le hublot d'un avion, par exemple. Capturer le détail d'un massif de fleurs ou d'une gravure sur un monument ; donner à voir l'étendue d'une rue ou d'un paysage en le balayant d'un long plan panoramique.

Ces images nous sont aussi familières par les petits défauts qui les marquent, et qui les identifient comme cinéma amateur : mouvements de caméra parfois précipités, plans très courts, changements de couleurs marqués... Dans un texte qu'il intitule « Amateurisme, variantes »^[3], Jean-Louis Comolli définit l'amateur comme « celui qui ramène du hasard dans la nécessité, du trou dans la surface, de l'imparfait dans les fantasmes de perfection ». Peut-être est-ce ce renoncement à l'idée de constituer une oeuvre d'art achevée, suffisante, qui confère à ces images ce sentiment de proximité avec notre propre regard de voyageur du XXIème siècle ? Cette imperfection, ce « non finito », seraient ce qui rend possible la réappropriation de ces images dans un film qui aurait son identité propre.

- Que faire de ces images ?

La question se pose dès lors de savoir comment se réapproprier ces images pour former un objet nouveau. Plusieurs pistes ont pu être envisagées et plus ou moins explorées :

- Le film-enquête

Dans son film *Sur la plage de Belfast*^[4], Henri-François Imbert mène l'enquête sur les origines d'un film de famille trouvé par hasard sur une bobine Super 8. Il finit par en retrouver les auteurs en se rendant sur leurs traces en Irlande du Nord.

Mon projet aurait pu se transformer en une enquête sur le personnage de John Kinsmen, sur lequel on connaît finalement peu de choses. Quel était le but de ses voyages ? Dans quel esprit a-t-il tourné ces heures de rushes ? les a-t-il montrées ensuite, et à qui ?

- La mise en récit

Autre possibilité, renoncer à s'emparer du mystère Kinsmen et choisir de faire raconter autre chose à ces images. Inventer un personnage de filmeur, donner une vie imaginaire aux gens que l'on aperçoit à l'image. Associer ces images à un texte littéraire, par exemple, aurait pu être une option envisagée si le hasard m'avait fait tomber sur des mots dialoguant suffisamment bien avec ces images, comme cela arrive parfois. Mais cette réappropriation fictionnelle peut impliquer de faire dire à ces images ce qu'elles ne disent pas, et interroger notre regard historique sur l'origine du fonds et les circonstances réelles de sa création.

- Faire dialoguer les regards

J'ai finalement choisi de revenir aux premières images du fonds que j'ai découvertes, à savoir celles du Cambodge. Les scènes filmées par Kinsmen dans ce pays avec lequel j'ai beaucoup d'affinités m'inspiraient des souvenirs précis et personnels. Peut-être serait-ce aussi le cas d'autres spectateurs ayant voyagé dans les pays filmés par Kinsmen ? J'ai donc fait l'expérience de montrer ces images à quelques voyageurs ayant eu l'occasion de visiter ces pays récemment pour plusieurs mois, une durée légèrement supérieure à celle d'un séjour touristique habituel. Les retours sont variés, souvent assez factuels. Les spectateurs reconnaissent des lieux qui sont associés à leurs anecdotes de voyage. Et surtout, on devine chez eux le plaisir de retrouver à l'image ces lieux familiers, qu'ils redécouvrent avec le décalage chronologique. Ce sont ces paroles de voyageurs qui ont guidé mon regard sur les images de John Kinsmen, qui sont une belle découverte pour tout curieux, historien ou amateur de voyage. Des images qui suggèrent que nous n'avons pas fini de filmer les hublots des avions...

Merci à Ania Szczepanska qui dirige l'atelier de montage d'archives du Master 2 Histoire du cinéma de l'Université de Paris 1, pour la relecture de cet article et pour son aide dans la réalisation de mon film.

Ce film, intitulé « Il fallait être là », est disponible sur la chaîne Youtube de l'atelier de montage : « Faire des films, écrire l'histoire ».
<https://www.youtube.com/watch?v=Y3KBbHEMN5M>

[1] Ce film a été réalisé dans le cadre l'atelier montage d'archives fondé il y a trois ans dans le Master 2 Histoire du cinéma, au sein du département d'Histoire de l'art et d'Archéologie.

[2] C'est notamment Lucile Genoulaz qui s'est occupée de documenter le fond « John Kinsmen » à la Cinémathèque de Savoie.

[3] Jean-Louis Comolli. Amateurisme, variantes, in Atala - Cultures et sciences humaines. N°19 : Passage à l'amateur, Enjeux politiques et esthétiques d'un autre cinéma. 2016.

[4] Henri-François Imbert, *Sur la plage de Belfast*, France, 1996